

RENÉ ROUZET

PERDRE SON ÂME
À L'HAMEÇON

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-899-8

Dépôt légal : octobre 2025

Coule, s'écoule le temps au ruisseau des enfants...

Le vieux car peine dans la côte de Mayres. Debout près du capot qui cache le moteur, je m'engouffre dans les genêts et roule dans les violettes. Bien que tout barbouillé de virages, je dévore, impatient, les serres, distingue déjà chacun des sapins, là-haut, sur le rebord du plateau et frémis au moindre ruisselet. Bientôt le col ! Maman est au supplice ; surtout, surtout, ne pas regarder le précipice ! Ça y est ! Col de la Chavade, 1266 m. Marseille, l'école bascule dans le vide. La rivière est là, paisible et alerte. Lanarce !

Sur le montant de la porte de la cuisine, les marques sont dépassées. Comme ils ont grandi ! Pépé et mémé nous jaugent.

— Et l'école ? ... et ton papa... Et...

En douce, j'ai déjà inspecté le réduit et la souillarde, et ma ligne est bien à sa place sur la grosse poutre de l'écurie.

— Où vas-tu ? Allez, viens boire ton café au lait. Tu auras bien le temps !

Je m'échappais, je m'échappe... le chemin, le loquet rouillé qui résiste, le jardin en surplomb. Elles sont là ! Une truite noire chasse près du grand rocher, deux petites batifolent à mes pieds, d'autres attendent, impassibles au fond de la plaine. Je referme la porte du jardin, comme il faut, pour les poules, et je cours sur les bords de la rivière jusqu'au gouffre. Le long des berges herbeuses, je surprends des truites qui fuient à toutes nageoires. Une troupe de vairons s'ébroue au bord de la plagette piquetée de joncs. À hauteur des courants, j'accélère. Le Lapi ! On peut se noyer dans ses eaux de tous les verts ! Des grands s'y baignent, plongeant même dans les milliers de bulles frémissantes et mystérieuses. Il doit y avoir de ces grosses !

De mon petit lit, j'entends vivre la rivière. Elle ne se repose jamais. Elle a une grosse voix là où le rocher la serre, bavarde sous le jardin, chuchote sous les voisins. Pépé ronfle. La bouillotte m'endort. Il y aura Georges et Bernard. Que demain se dépêche !

Je suis à la petite cascade. La même colonie de têtards se régale. Leur bouille toute ronde et noire, leur petite queue très fine et transparente me troublent. Ils nagent très mal, comme s'ils avaient bu. Des fois, quand ils décollent du fond marron rouille, on voit leur dessous taché de gris. On aime bien les tri-poter ; on dirait du caoutchouc. Ils sont lisses, lisses ! Ils n'ont pas de ventre, pas de nez, pas d'oreilles, pas de menton, mais des yeux gentils et une bouche timide.

Les vairons, c'est pas pareil. Ils nagent bien et s'éloignent dès qu'on approche. On les attrape à l'épuisette, mais c'est plus intéressant de les pêcher. Ils sont toujours en bande, les grands menant la troupe sur le sable, près des joncs. Cousin m'a montré comment s'y prendre. On les tente avec un tout petit hameçon auquel on attache un cul de sauterelle jaune. Aussitôt repéré ils se jettent dessus comme des fous, se le disputent, le morcelet se déplace par coups, disparaît, on ferre, resurgit, abîmé. La scène s'apaise une seconde, on répare, puis les charges reprennent. Dans la cohue, tirant au hasard, des ventres se retournent. Après une prise fêtée, la colonie s'écarte pour se ruer à nouveau sur le bout délicieux. Un gros vairon valdingue. Ça nous excite. C'est à qui en aura le plus. On en oublie l'eau, et, plouf, les socquettes ! On fabrique des petits barrages pour les voir de près mais déçus de ne pouvoir s'échapper ils ne bougent plus, ou on les installe dans une boîte de haricots ou de petits pois, alors ils prennent leur élan mais le mur est trop haut pour se libérer. Parfois on utilise le bassin en ciment de la buanderie. On y dispose quelques cailloux, on y met de petites sauterelles, de la mie de pain, quelques têtards, une grenouille. Un vrai bout de rivière à notre main. Lorsque mémé le découvre, elle nous gronde. C'est que c'est pas fait pour ça, qu'il faut pas gaspiller l'eau, que la source est pas bien vaillante cette année, qu'on va boucher avec toutes ces saletés et que bientôt pépé va arroser le jardin, que s'il vous voit ! Alors on enlève les poissonnets assommés par l'eau froide, tâtés, tourmentés, mourants, et on les abandonne aux poules. Pas question de friture ! Rien que la joie, un peu coupable, d'attraper, de contempler.

Pépé me racontait souvent des histoires. Calé sur ses genoux, devant la fenêtre de la cuisine, je partais pour la Chape ou le Faultre, là où, il n'y a pas si longtemps, vivaient encore des

lous, comme celui qui est empaillé dans le couloir de tonton. J'aimais beaucoup celle du meunier qui avait surpris le Loubet dans son canal. Le pauvre ! Il avait utilisé sa queue en guise de ligne et l'eau avait gelé. Le père Pagès lui avait foutu une de ces racles ! Et pendant ce temps le Renardou rigolait dans les genêts. Et mémé qui avait battu le Loubet, que son derrière était tout rouge.

Plus jeune, à l'école française de Gonsenheim, tous les jeudis, sous les toits, c'était cinéma. On poursuivait Charlot, rapide malgré son allure de canard, et l'on riait à se faire pipi dessus à toutes les bêtises de Laurel et Hardy, la mousse à raser qui noyait un visage, les coups qui n'arrivaient pas aux chenapans mais aux méchants. Ça se passait dans les restaurants enfumés ou dans des rues encombrées. Rien à voir avec les aventures arrivées à pépé et mémé, tout près de la ferme. Tristes ou gaies elles étaient vraies.

— Loubet, ne te fâche pas, va ! Écoute, la mère Belin est en train de préparer une omelette ; elle a mis de l'huile et un peu de beurre dans sa padella¹ alors voilà : pendant que je ferai peur aux poules, elle sortira, tu t'assiéras dedans et ta queue se soudera. Le Loubet est d'accord.

Renardou poursuit les poules dans un nuage de plumes, la mamé accourt avec son balai. Alors qu'il réussit à s'échapper, une odeur de brûlé et des cris de douleur lui parviennent de la cuisine.

— Pfft ! caillou !

Son gourdin s'abat sur le saloparié. Le postérieur enflé hurle à la mort et franchit à grande peine le seuil.

— Je vais te tuer, Renardou ! Mais l'animal parlait bien.

— Oh, ne te fâche pas Loubet. J'ai une idée, demain c'est la foire à Coucouron, on ira...

Et ils repartent grands amis. Ça, c'était pas du cinoche.

Ces soirs-là, je m'endormais comme une masse, dans un flot d'images captivantes.

1 Padella : poêle en « patois » occitan.

Ils les pourchassent ; elles se suicident !

Paul était le meilleur pêcheur du village. Du haut du pont il lisait la rivière et choisissait son moment. Un jour, rejoignant la maison, je le croise, il tient une fine et longue canne.

- Alors petit, tu as fait pêche ?
- Les vairons n'avaient pas faim, alors !
- Il te faudra essayer la truite...
- C'est pas facile !
- Reste là, tu vas voir.

À l'embouchure du ruisseau de Coulaud, il s'arrête en retrait, désigne une grosse pierre et pose délicatement sa sauterelle juste derrière. Il attend sans bouger. À un moment il se penche un peu, avance le bras et tire. Une belle truite, quand il veut ! Un de ces poissons qui filent comme une flèche avant qu'on le remarque. Après je vais voir l'endroit où elle vivait. Il y a juste quelques centimètres d'eau. Alors dans mon coin à têtards il peut y avoir des truites !

Un matin, l'année suivante, Edmond, un cousin d'Apt, j'ai encore les mains pleines de cerises brillantes et collantes qu'il nous offrait, sa famille avait une usine de fruits confits, me proposa de l'accompagner – oh oui ! Il veut remonter le ruisseau. On part pour la journée !

Grand et fort, il porte un uniforme de chasseur avec de longues, longues bottes. Je n'ai jamais vu une aussi belle ligne. Elle est en plastique, avec des ronds pour guider le fil qui est enroulé dans un moulinet, et semble légère. Il pêche vite. Dans le premier trou, il fait valser deux truites. Pétard ! À peine changé son attelage est emporté... Une autre ! Il met son hameçon où il veut et sans hésiter, il va tout vider ! On traverse le tunnel, sous la nationale. De toutes petites plaines à la queue leu leu, étroites, profondes et bordées de joncs, il sort des truites très sombres. Au bout une cascade tombe d'un mur de granit. En passant, elle éclabousse. Quel régal ! Il y a aussi des courants passant sous les berges, de jolis gouffres dans des grappes d'arbustes et... encore une ! Je ne perds aucun de ces gestes. À chaque capture il se retourne et me sourit. Des fois il s'accroupit

ou saute sur l'autre rive. De sa main gauche, il enlève ou donne du fil. Il regarde souvent sa sauterelle. Si j'osais, je lui demanderais de me prêter sa canne. On est montés jusque dans le bois du Faultre. Quand on est revenus, le soleil s'en allait. J'avais mal aux jambes mais j'étais saoul de bonheur. Il a compté jusqu'à cinquante-quatre !

Ça m'avait asticoté. J'ai dix ans. C'est le mois de juillet. Les faneurs suent sous les chapeaux et les fichus. Je tasse le foin, là-haut, avec Josy. C'est fatigant et amusant. Ça pique et fait éternuer mais ça sent bon et puis, tout à l'heure, on pourra sauter dans la grange. Maman veille – Attention aux fourches ! Il faut plusieurs jours pour rentrer la plaine de Daudet. Elle est aussi longue que le village qui est de l'autre côté. Entre deux chars je longe la rivière. Je ne la connais pas ici. Avant l'énorme rocher du Rancourbier, qu'on voit sur toutes les cartes postales de Lanarce, il y a des truites partout. Et si j'essayais ! Ma ligne est à peine plus haute que moi mais en faisant bien attention... Je cache complètement mon crochet, car je sais que la truite est plus maligne que le vairon et lui, déjà il se méfie, avec une sauterelle à laquelle j'arrache les pattes et les ailes pour qu'elle ne flotte pas. À hauteur d'une touffe de plantes aux larges feuilles j'en ai repéré une, à l'ombre sous la berge. Ça descend, je suis courbé en deux, un vrai Indien ! Je lance bien en face. Dans l'herbe ! Je dois m'avancer encore, à plat ventre. De l'arc que dessine la rivière, des flèches détalent. Je doute. Cette fois je suis à bonne distance car un petit frémissement gagne le large. Soudain mon crin se déplace vers l'eau. Je suis immobile. Il colle maintenant au pré. Il va cisailer le talus. Ma tête s'affole. Je serre très fort, ferme les yeux et tire. Ça vient ! La canne va casser ou le fil ou l'hameçon ? Non, elle fait des cabrioles et rebondit dans la pente. Je la coince de mes deux mains effrayées. C'est frais et puissant. Ma première truite, brandie à la vue de tous. Pour qu'elle reste belle longtemps, je l'emmitouflai dans un étui fleuri.

J'étais un vrai pêcheur ! Fini, les vairons. Dès 9 heures, faisant toujours de bons détours dans le pré pour les surprendre, je remontais les courants du Meunier, lançant au hasard dans les couloirs profonds. J'en attrapais deux ou trois. À l'abri du pont, avant de regagner le chemin, je rajustais mes brailles, une

mèche de cheveux, mon panier, et entortillais mon crin autour du bambou. Là-haut, suivant l'animation de Jammes, j'accélérais le pas ou ralentissais pour rencontrer des gens et être interrogé sur ma pêche. Je me fabriquais une réputation.

Peut-être qu'un jour je serai aussi fort que le père Delon, un spécialiste de la pêche au ver. Il se lève de nuit pour pêcher à l'aube. Il en a attrapé d'un ou deux kilos.

Le père Chazot, lui, un retraité de la SNCF pêche comme moi à la sauterelle. Tous les jours, vers midi, il s'arrête devant la maison et accoudé à la palissade, il discute jardin avec pépé ou mémé. Il tient à deux mains une canne gigantesque. Il utilise peu de crins et laisse ailes et pattes aux sauterelles, mais il en attrape et n'est jamais bredouille !

Le père de Bernard, lui, est drôlement fort à la mouche artificielle. Un soir, à la tombée de la nuit, on l'a accompagné.

— Tu vas voir ! m'a répété plein de fois son aide.

On est à la barre, en aval du village. Un énorme sapin retient l'eau pour la grande béalière du Chambonas. Au-dessus il y a une longue plate. Partout des grappes de ronds naissent, s'étalent et disparaissent. Il a une canne drôlement flexible, en roseau, avec un scion de bambou. Il lance très loin, en fouettant derrière lui, et, avec tout ce fil, il ne frappe pas l'eau ! À chaque coup elles sautent, surtout sur la mouche rouge et noir. On dirait des vraies qui hésitent, caressent l'eau et y dansent ! Ce qui m'étonne aussi c'est qu'il est debout au bord de la rivière et que les truites ne s'en vont pas ! Pourtant il ne fait pas encore nuit. Bernard n'a pas le temps d'en installer une dans le panier qu'une autre atterrit à nos pieds. Des fois il en prend deux ensemble ! La plaine remontée, son père redescend au barrage et recommence. Les truites s'en donnent à corps joie. Les petites nous fabriquent de petits cercles vifs, les maillées font d'étonnantes voltiges. Et ça fait schplactch ! Et ça résonne dans l'air immobile en cognant la rive abrupte.

— René, tu as vu celle-là ? Ça, c'est une grosse !

Un sourd remous puis la bagarre indécise. L'énorme panier est à ras bord. La nuit tombe. On en a plein les menottes. Je n'en reviens pas ! Au retour on parle beaucoup. Je me demande comment les truites peuvent prendre pour vrai du fer aiguisé avec quelques poils qui se courent après !

Chaque été le même Roger nous menait en expédition, au-delà de Coucouron, sur la Méjeanne Vel... lave. La 203 se faufilait jusqu'à Montbel, son beau coin. Sans attendre, les déchets de « vache, cochon, couvée » du père Coudène se trouvaient ficelés au fond de huit balances, paniers de fil de fer munis de filet couvrant et disposés sur les coins névralgiques, profonds, paisibles, à l'écart des courants, havres probables sous les branches des berges.

— Plus qu'à attendre gamins !

Ça durait pas plus d'une cigarette.

— Viens voir Jojo !

Maladroites, par saccades, comprenant l'aubaine et la dispute qui s'ensuivrait, les carapaces bataillaient, déchiraient, tiraient, s'empêtraient sous le piège. Bernard, à mots couverts, réfrénait notre élan. Impressionnantes ces petites langoustes couleur chocolat brûlé qui affluaient sans peur.

— René, attendons, « un grand calme se fera » une fois la colonie au complet, on n'aura plus qu'à remonter le panier en douceur.

Pas de cesse ! Il fallait réalimenter, déplacer, courir d'un emplacement à l'autre pendant que les écrevisses giflaient leur geôle en bandant leur abdomen et crissaient dans la mêlée dérangeante. L'après-midi passa vite. Il fallait partir à rec... le père de Bernard, colosse taciturne, osa quelques sourires. Il n'y avait pas que les truites pour la joie ! C'est tata Simone qui concocta la sauce, divine à éponger. Le reste fut une autre paire de pincés.

Pépé, son moment c'était l'eau trouble, quand elles se suicident. À la pêche, il préférait la belote ou une pétanque avec ses magnifiques boules cloutées, aux larges initiales, CB d'or.

Lorsque l'orage prenait le ciel, à quelques jours de la rentrée, c'était la fête. L'Espezonnette grondait, écumait : puis les arbres et les maisons, les chemins et les ponts s'égouttaient. Ça sentait bon, tout était neuf !

— Pépé, ça y est !

Il savait que sous le café au lait bouillonnant les truites étaient à l'affût. Il enfilait son lourd imperméable noir. Sa petite moustache grise me faisait penser à Charlot. On avait fouillé le tas de fumier. Les vers ragaillardis par la pluie tentaient d'échapper. On les cassait parfois en les contrariant. « Brrr ! » Pépé chantonnait.

L'impatience me gagnait. On y va ! De derrière la gouttière, il sortait une ligne en bambou épais. Son panier, soutenu par une lanière de cuir sombre c'était une petite cage de bois avec des charnières en caoutchouc. Sous le pont du Meunier, il n'y avait personne. C'était commode, sans bouger, on peut pêcher partout car le rocher, accessible, avance dans la rivière. Grand-père lançait son ver dans le courant et le laissait traîner, attentif. Lorsque le fil s'échappait, il le retirait, regardait l'appât et le déposait délicatement en amont. Tout à coup, le fil stoppait net, se tendait, changeait de route. Pépé attendait quelques secondes, se concentrait, sa main gauche glissait sur la canne et il ferrait. Le scion ployait dangereusement mais la truite colorée, luisante, un vrai ressort, ne faisait pas le poids. Il la détachait, lui tordait le cou et la couchait dans la boîte. À la suivante ! Bientôt, parce que ça tirait dans son dos, il se débarrassait de la charge. Alors je pouvais soulever le couvercle, arranger le lit et toucher ces merveilleux poissons tout savonneux.